

Les Amériques du jeune Turgot¹

Daniel DROIXHE

Un article récent sur l'apport de Turgot à la géographie politique, replaçant dans ce contexte « l'une des premières formulations claires et univoques d'une théorie stadiale du progrès humain », rappelait d'une part la « très grande fascination » exercée par le Nouveau Monde et d'autre part le fait que l'illustration de cette théorie avait d'abord été fournie par le langage². De son côté, F. del Pino-Diaz a évoqué le rôle joué par la référence américaine chez le philosophe ainsi que chez d'autres « précurseurs de la théorie marxienne », comme « Rousseau, Smith et Robertson³ ».

Ainsi sommes-nous invités à reconsidérer cette référence chez celui que Fr. Manuel a appelé le « premier des modernes », dont on envisagera uniquement ici quelques écrits de jeunesse, sur la base de précédents travaux⁴. La part accordée au langage dans ce qui suit correspond à la place privilégiée, pour ne pas dire prioritaire, que la parole occupe dans l'anthropologie politique ou l'interrogation esthétique des environs de 1750 chez Condillac, Batteux, Maupertuis, Diderot ou Rousseau, ainsi que l'ont montré depuis une trentaine d'années les travaux de M. Duchet, L. Formigari, Ch. Porset, U. Ricken, etc. On confrontera notamment cette tradition critique à celle qu'a développée l'Italie à propos de Turgot, ainsi qu'à quelques travaux récents⁵.

¹ Paru dans *Vérité et littérature au XVIIIe siècle. Mélanges rassemblés en l'honneur de Raymond Trousson*, éd. V. van Cruyten-André et al., Paris, Champion, 2001, p. 118-43.

² M. Heffernan, « On geography and progress : Turgot's *Plan d'un ouvrage sur la géographie politique* (1751) and the origins of modern progressive thought », *Political geography*, 13/4 (1994), p. 328-43. On y souligne la familiarité de Turgot avec la littérature sur l'Amérique, qu'il s'agisse de l'ancienne *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales* du Père d'Acosta ou de l'anthropologie de Lafitau dans ses *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des sauvages des premiers temps*. On notera que si l'on trouve ce dernier ouvrage parmi les livres délaissés par Turgot, celui du P. d'Acosta n'y figure pas. Cf. T. Tsuda, *Catalogue des livres de la bibliothèque de Turgot*, Tokyo, Université Hitotsubashi, Institut d'Études Économiques, 1974.

³ « La Renaissance et le Nouveau Monde : José d'Acosta, jésuite anthropologue (1540-1600) », *l'homme. Revue française d'anthropologie*, 32e année, n° 122-24 (1992), p. 309-26.

⁴ Cf. nos « Turgot, commercio e filiazione », *Prospettiva di storia della linguistica*, éd. L. Formigari et Fr. Lo Piparo, Rome, Ed. Riuniti, 1988, p. 257-67 ; « Le primitivisme linguistique de Turgot », *Primitivisme et mythe des origines dans la France des Lumières, 1680-1820*, éd. Ch. Grell, Mythe, critique et histoire 3, Paris, Presses de la Sorbonne, 1989, p. 59-87 ; « Turgot », *The Encyclopedia of language and linguistics*, Pergamon Press/Aberdeen Univ. Press, 1993 ; « *Poverta ingegnosa, figure du besoin*. Vico, Turgot and the politics of language », *Italian studies in linguistic historiography*, éd. T. De Mauro et L. Formigari, Münster, Nodus, 1994, p. 191-205.

⁵ Cl. Signorile, *Il progresso e la storia in Turgot*, Venise-Padoue, Marsilio, 1974 ; A. Lenarda, « Turgot filosofo », *Atti e memor. dell'Accademia toscana di Sc. e Lett.*, 41 (1976),

I. CORNEILLE AMÉRICAIN

On lit dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac (1746) : « J'ai souvent rencontré des personnes qui prétendent qu'un homme organisé comme Corneille, dans quelque siècle qu'il eût vécu, et dans quelque idiome qu'il eût écrit, eût donné les mêmes preuves de talent⁶. » Turgot, alors âgé d'un peu plus de vingt ans, veut entrer dans le débat lorsqu'il songe à répondre à la question mise au concours par l'Académie de Soissons pour 1749 : « Quelles peuvent être, dans tous les temps, les causes des progrès et de la décadence du goût dans les arts et dans les sciences ? » Il laisse une série de notes et de fragments qui ne seront publiés qu'au vingtième siècle par G. Schelle. « On est forcé d'avouer », écrit Turgot dans la section consacrée aux *Causes des différences dans les esprits humains*, « que Corneille, né et élevé dans un village, eût mené toute sa vie la charrue. Corneille, né en Amérique ou dans le onzième siècle, n'eût jamais développé son génie⁷ ».

Le premier de ces fragments, en s'arrêtant à l'aspect de « l'idiome » mentionné par Condillac, lie immédiatement les questions du génie individuel et de « l'état de la langue du peuple⁸ ».

La nature sème dans tous les temps et dans tous les lieux un certain nombre de génies, à des distances à peu près égales, que les hasards de l'éducation et des événements développent ou enfouissent dans l'obscurité. [...] Pour que le génie puisse se développer, outre les causes particulières absolument nécessaires, il en faut de générales. Par exemple, les poètes ne s'élèvent et le goût, l'élégance dans le discours, ne commencent à se former que lorsque les langues ont acquis une certaine richesse et surtout lorsque leur analogie est fixée. Presque toutes les langues sont un mélange de plusieurs langues, et lorsqu'elles se mêlent, celle qui en résulte prend une partie de l'une, une partie de l'autre. Dans ce moment de fermentation, les conjugaisons, les déclinaisons, la manière de former les mots n'a rien de fixe, les constructions sont embarrassées et les pensées se ressentent toujours de leur obscurité.

On notera que Turgot n'emploie pas ici l'expression de « génie des langues » et qu'il ne met pas explicitement en rapport le caractère spécifique d'un idiome national et le type de production dans lequel le « génie » peut dès lors se manifester. Sa conception d'un conditionnement apparaît encore plus

p. 213-71 ; L. Rosiello, «Turgot's Etymology and modern linguistics», *Speculative grammar, universal grammar and philosophical analysis of language*, éd. D. Buzzetti et M. Ferriani, Amsterdam, Benjamins, 1987, p. 74-84 ; P. Swiggers, « Le fondement cognitif et sémantique de l'étymologie chez Turgot », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 43 (1990), p. 79-89.

⁶ Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Paris, Ed. Galilée, coll. Palimpseste, 1973, Sec. Partie, chap. XV. Du génie des langues, § 160, p. 266.

⁷ Turgot, *Œuvres et documents le concernant*, éd. G. Schelle, Paris, Alcan, 1913-23, I, p. 139. L'intitulé de la section est de Schelle.

⁸ *Idem*, p. 117.

ou moins attachée à une compréhension du « génie des langues » que G. Gerhardi décrit comme visant le « type analytique », les « caractères structuraux » : une compréhension qui serait plutôt celle d'une certaine « grammaire générale » illustrée par Locke ou Beauzée⁹. Le même critique observe que Diderot n'emploie pas non plus l'expression de « génie des langues » dans la *Lettre sur les sourds et muets*, dans un contexte où le lien entre peuple et idiome « tend à fusionner avec les théories esthétiques de la créativité ». Chez Turgot, à ce stade, la question n'est en tout cas pas posée aussi explicitement qu'elle venait de l'être par l'*Essai sur l'origine des connaissances*, qui constatait :

De tous les écrivains, c'est chez les poètes que le génie des langues s'exprime le plus vivement. De là la difficulté de les traduire. [...] À la rigueur, on pourrait même dire qu'il est impossible d'en donner de bonnes traductions : car les raisons qui prouvent que deux langues ne sauraient avoir le même caractère, prouvent que les mêmes pensées peuvent rarement être rendues dans l'une et dans l'autre avec les mêmes beautés¹⁰.

L'inversion qu'autorisent certains idiomes les rendent plus propres aux ouvrages d'imagination, d'où, pense Condillac, l'improbabilité d'un Milton français. Et c'est à juste titre que Gerhardi ajoute à l'exemple fourni par Condillac l'expérience infructueuse de Voltaire tentant de traduire Shakespeare.

Que la pression de la culture ambiante rende impossible ou invraisemblable l'apparition d'un « Corneille américain » donne lieu à une lecture symétrique sur le plan social. Les « hasards de l'éducation » et de la naissance, le milieu façonnent les esprits et même, peut-on dire avec Helvétius, sont largement responsables de supériorités qui apparaissent dès lors factices. Turgot est un représentant typique de cette bourgeoisie des talents qui conteste le privilège aristocratique. Dès le projet de « discours de Soissons », il dénonce le poids du lignage et des droits innés, qui autorisent quelques-uns à se transmettre « la propriété des provinces entières comme si elles étaient à eux, et non aux peuples ». Son célèbre *Tableau philosophique des progrès de l'esprit humain* de décembre 1750 accable la « fausse image de l'ordre » qu'imposèrent autrefois « les lois des fiefs », sans réduire l'anarchie. La lettre qu'in adresse en 1751 à Madame de Graffigny à propos des *Lettres d'une Péruvienne* ne ménagera pas les « préjugés orgueilleux » et l'ignorance de la noblesse. Ses notes pour Soissons montrent, à propos de la science des Orientaux, à quelles extrêmes « absurdités » peut conduire le système d'une transmission du savoir réservée à des privilégiés.

⁹ « The génie des langues and the rise of linguistic nationalism », Degré second. *Studies in French Literature*, 13 (1992), p. 73-81, qui cite Locke évoquant « le génie et la manière de la langue latine, qui varie la signification des verbes et des noms, non pas comme les langues modernes le font par des particules préfixées, mais en changeant la dernière syllabe ».

¹⁰ *Op. cit.*, § 161, p. 267.

Le génie n'est point attaché à certaines familles et à certaines places ; y concentrer les sciences, c'est en éloigner presque tous ceux qui sont capables de les perfectionner. De plus, il est bien difficile que des hommes, pour la plupart médiocres, qui ont reçu la vérité comme un héritage, ne la regardent pas comme une terre et comme un fonds dont ils doivent tirer intérêt. Elle devient, dans leurs mains, l'objet d'un trafic honteux et d'un vil monopole, une espèce de marchandise¹¹...

Qu'une prétendue élite, débilitee, perde son temps et se perde à la recherche de ses premiers ancêtres. L'historien bourgeois se contente du passé proche, saisissable. Turgot, linguiste, ne dira pas autre chose. On a publié autrefois l'ébauche d'un discours sur l'origine des langues qui date de la même époque¹². Turgot y distingue une considération « métaphysique et logique » du langage et une étude « historique » strictement basée sur les faits. On notera que le partage est identique dans le *Plan d'un ouvrage sur la géographie politique* que Turgot rédige vers... Cette discipline y est divisée en deux grandes parties : l'une « théorique », l'autre « positive ou historique¹³ ». L'éloignement à l'égard de la question d'origine du langage s'accroît rapidement.

« Le génie est répandu sur la masse des hommes comme l'or dans une mine ; plus vous prenez de mine et plus vous avez de métal. » Il faut instaurer les conditions qui permettront aux potentiels *Corneilles américains* de se révéler à eux-mêmes, comme elles révéleront les *Descartes, Colomb, Newton* insoupçonnés du vieux monde. Entreprise d'autant plus prometteuse, annonceront les notes pour Soissons, qu'elle peut table sur la dialectique matérialiste liant ici « la masse des hommes » et le monde — à son tour privilégié — des « arts mécaniques ». Ceux-ci, en effet, constituent dans l'histoire de l'humanité une des plus fermes ossatures de progrès. Ils n'ont pas à craindre les « éclipses » que subissent parfois « les lettres et les sciences spéculatives ». « Un art, une fois inventé et établi, devient un objet de commerce, qui se soutient par lui-même. » Cette continuité est assurée par le besoin avec l'aide de la parole. « Tant que la langue, dans laquelle les livres sont écrits, subsiste et qu'il s'y conserve un certain nombre de gens de lettres, on n'oublie point ce que l'on a su¹⁴. »

II. DU STYLE IROQUOIS

À côté de la valorisation du peuple qu'affirme l'apologie des arts mécaniques et des « pratiques admirables restées entre les mains des ouvriers », la section 6 des notes pour Soissons, consacrées aux *Métaphores*

¹¹ *Œuvres*, I, p. 124.

¹² « Un plan inédit de Turgot pour un discours sur l'origine, la formation et le mélange des langues », *Marche romane*, 29 (1979), p. 207-22.

¹³ Heffernan, p. 334.

¹⁴ *Œuvres*, I, p. 118-19.

et aux *Déformations des langues*, présente une autre image du plus grand nombre¹⁵. On peut craindre que les « belles expressions » et notamment les « métaphores employées par les écrivains » ne s'affaiblissent « et que ces fleurs cueillies par les hommes de génie, à force de passer par tant de mains vulgaires, ne se flétrissent un jour ».

La perspective est ici celle de l'amateur de littérature. Le linguiste ne tardera pas à la transcrire sur le plan de la théorie du signe, avant qu'elle ne fasse retour sur celui du style et de l'histoire littéraire. L'affaiblissement déploré par Turgot est en effet imputable, au premier chef, aux « imaginations faibles qui sont toujours le plus grand nombre » et qui ne vivent, dans les peintures verbales que furent les premiers mots, « que le signe d'une idée purement abstraite ».

On sait que la plupart des mots qui expriment des objets qui ne tombent pas immédiatement sous nos sens sont de véritables métaphores prises des choses sensibles : penser, délibérer, contrition, etc. Ces mots cependant, prononcés devant nous, ne forment plus d'images ; ils ne nous paraissent que les signes immédiats de nos idées abstraites. Plusieurs ont perdu tous les rapports qu'ils avaient, dans leur origine, aux objets des sens.

L'examen auquel Turgot, en mars 1750, soumet les *Réflexions philosophiques* de Maupertuis sur l'origine des langues et la signification des mots va plus loin, dans la postulation d'un processus d'abstraction de ces « images ». « Une langue ne devient simple que lorsque les mots sont de purs signes, ce qui n'est pas dans l'origine où tout mot est métaphore souvent forcée¹⁶. » G. Hervé avait déjà bien explicité la conception en soulignant comment elle considère la « cristallisation ultime du mot et de ses modes sur un sens défini, en partant d'une signification en quelque sorte diffuse et protoplasmique¹⁷ ». On ajoutera seulement que cette plasticité primitive permet le jeu interactif (et structurel) des premières désignations.

Dans le second de ses *Discours sur l'histoire universelle*, que l'on date aussi des environs de 1751, Turgot souligne la valeur générale de cette hypothèse génétique,

puisque ce langage métaphorique qu'on nous donne comme un effet de la plus grande proximité du soleil était celui des anciens gaulois et des germains, au rapport de Tacite et de Diodore de Sicile, et qu'il est encore celui des Iroquois au milieu des glaces du Canada¹⁸.

Turgot en trouvera confirmation dans le *London chronicle* de juin 1760, qui publiait un spécimen de la poésie « ossianique » de Mac Pherson. Il en

¹⁵ *Idem*, p. 126-27.

¹⁶ Maupertuis, Turgot, Condillac, Du Marsais, Adam Smith, *Varia linguistica*, préf. de M. Duchet, éd. Ch. Porset, Bordeaux, Ducros, 1970, § 4, p. 28.

¹⁷ « Turgot ethnographe et linguiste », *Revue scientifique*, 48 (1910), p. 67-75.

¹⁸ *Œuvres*, I.

fera paraître une traduction dans le *Journal étranger*, accompagnée d'une présentation constatant à nouveau qu'on « retrouve ce style figuré chez les nations les plus sauvages et les plus libres, aussi bien que chez les nations soumises au despotisme » :

l'exemple des anciens montagnards d'Écosse vient se joindre à celui des anciens Germains [...], des anciens habitants de la Scandinavie, des nations américaines, et des écrivains hébreux¹⁹.

Les *Variétés littéraires* d'Arnaud et Suard reproduiront le morceau en 1768. C'est que la référence à l'internationale primitiviste intervenait de manière décisive dans un débat qui remontait au moins, en France, à la parution en 1744 de l'*Essai sur les hiéroglyphes égyptiens*, adapté de la *Divine légation de Moïse* de William Warburton (1738-41). L'auteur anglais s'inscrivait lui-même dans un courant insulaire qui célébrait la poésie archaïque d'Homère et de la Bible, avec Thomas Blackwell (1735) et Richard Lowth (1741). On lisait dans l'*Essai sur les hiéroglyphes* :

Les premiers hommes étant simples, grossiers, et plongés dans les sens, ne pouvaient exprimer leurs conceptions imparfaites des idées abstraites, et les opérations réfléchies de l'entendement, qu'à l'aide des images sensibles, qui, au moyen de cette application, devenaient métaphores. Telle est l'origine véritable de l'expression figurée, et elle ne vient point, comme on le suppose ordinairement, du feu d'une imagination poétique. Le style des barbares de l'Amérique, quoiqu'ils soient d'une complexion très froide et très flegmatique, le démontre encore aujourd'hui. Voici ce qu'un savant missionnaire dit des *Iroquois, qui habitent la partie septentrionale du continent. Les Iroquois, comme les Lacédémoniens, veulent un discours vif et concis. Leur style est cependant figuré et tout métaphorique*²⁰.

Le passage sera reproduit par Beauzée à l'article « Métaphore » de l'*Encyclopédie*. Condillac y fera écho dans l'*Essai sur l'origine des connaissances*, là où il est traité de la naissance commune de la musique et de la poésie :

Ces deux arts s'associèrent celui du geste, plus anciens qu'eux, et qu'on appelait du nom de danse. D'où nous pouvons conjecturer que, dans tous les temps et chez tous les peuples, on aurait pu remarquer quelque espèce de danse, de musique et de poésie. Les Romains nous apprennent que les Gaulois et les Germains avaient leurs musiciens et leurs poètes : on a observé, de nos jours, la même chose par rapport aux nègres, aux Caraïbes et aux Iroquois²¹.

L'observation contemporaine dont il est question, que Warburton impute à un « savant missionnaire », renvoie bien sûr aux *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* de Lafitau (1724)²². Le

¹⁹ *Idem*, p. 624-27.

²⁰ W. Warburton, *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens*, trad. par M.-A.-L. des Malpeines, éd. P. Tort, Paris, Aubier-Flammarion, coll. Palimpseste, 1977, § 35, p. 178.

²¹ *Op. cit.*, Sec. Partie, chap. VIII. *De l'origine de la poésie*, § 70, p. 228.

²² Éd. partielle par E.H. Lemay, Paris, Maspéro, coll. La Découverte, 1983, I, p. 89 ; II, p. 94-95 et 136-37.

métaphorisme iroquois y est rapproché du « style oriental » de la Bible et de l'ancienne littérature hébraïque.

Oserais-je dire que le psaume 137 qui commence par ces paroles, « près des fleuves de babel... », est une manière de chanson de mort, laquelle nous représente la coutume qu'avaient autrefois les Orientaux, et qui porte avec soi la même idée, et le même caractère des chansons des esclaves américains ?

Ce type de rapprochement — Lafitau l'indique lui-même et nous l'avons rappelé — remontait bien plus haut, à des auteurs comme Jean de Léry (1578) ou Lescarbot (1609). Fécond, il fusionne chez Lafitau, de manière remarquable, la connaissance livresque, l'attention au folklore national et l'accession au comparatisme anthropologique. La section que les *Mœurs des Américains* consacre aux « Nénies et manières de pleurer les morts » invoque la lamentation romaine, le *lessus*, mot qui subsiste en « vieux langage champenois », tandis que la chose se perpétue dans les « lamentations musicales » de Picardie, celles de Gascogne renvoyant plutôt aux usages des « Celtes ibériens ».

La leçon de ces témoignages convergents avait-elle touché Turgot quand il écrivait en 1748, en marge d'une proposition de son ami l'abbé Bon concernant l'action de l'air et de « la situation du pays » sur les variations du « goût » : raison « fausse, selon moi » ? Y verra-t-on l'effet conjoint du scepticisme de Hume, dont Turgot possède (ou possédera) le *Traité de la nature humaine* ? Au moment même où paraît l'*Esprit des lois*, le douzième fragment pour Soissons précise le propos :

Je sais que l'opinion de l'influence des climats sur l'esprit des hommes est très répandue. Rien de plus commun que d'entendre opposer l'imagination vive et bondissante des Orientaux à la pesanteur des peuples du Nord. L'abbé Dubos, dont l'esprit était assez de bâtir des systèmes sur les préjugés communs et de les étayer par les plus étranges paradoxes, a adopté cette idée sans ménagement²³...

Turgot répétera sa critique, sous une forme télégraphique, dans l'esquisse le *Plan d'un ouvrage sur la géographie politique*.

Digression sur les climats ; combien leur influence est ignorée. Danger qu'il y aurait à faire usage du principe trop adopté sur cette influence. Fausses applications qu'on en a faites au caractère des peuples et de leurs langages, à la vivacité de l'imagination, à la pluralité des femmes, à la servitude des Asiatiques. Vraies causes de ces effets. Nécessité d'avoir épuisé les causes morales avant d'avoir droit d'assurer quelque chose de l'influence physique des climats²⁴.

L'opposition radicale à Montesquieu allait de pair avec une autre contestation bien connue. Ni le climat, ni les prétendus caractères innés d'un « esprit national », sous la forme d'une base psycholinguistique particulière, ne rendent compte de la diversité des langues. Turgot récuse les différents

²³ *Op. cit.*, p. 139-40.

²⁴ Cité par HERVÉ 1910, 69.

« plans d'idées » que celles-ci comporteraient à l'origine, comme l'affirme Maupertuis dans ses *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues et la signification des mots*²⁵. La solidarité sensualiste entre signes et concepts était devenue telle, vers 1750, que l'image du monde, et même la perception du moi, apparaissaient étroitement dépendantes des mots, et même des outils généraux de la représentation²⁶. En pur Lockien, Turgot réplique : « Tous les peuples ont les mêmes sens et, sur les sens, se forment les idées » (art. 2 des *Remarques*). Ces différences sont des productions historiques résultant de l'activité de la langue en elle-même et des langues entre elles, selon les mouvements imprimés par les différents modes de subsistance et leur histoire. Ici intervient à nouveau au premier chef l'exemple de l'Amérique.

III. L'IMPORTANCE DU MODÈLE LINGUISTIQUE AMÉRICAIN POUR LA THÉORIE STADIALE

On a souvent défini l'originalité de la théorie du progrès chez Turgot, notamment par rapport à Montesquieu. Rappelons-en les termes d'après l'excellente synthèse de M. Hefferman : « Pour Turgot, la civilisation avance à travers une série d'étapes séparées, chacune étant caractérisée par des relations différentes entre les gens et le monde naturel, par différents modes de subsistance et par différentes formes d'organisation économique, sociale et politique²⁷. » On voit l'écart séparant cette théorie de celle, cyclique, de Vico, en ce qu'elle postule un progrès global et continu, ou de Rousseau, chez

²⁵ On n'a pas pu voir à ce sujet : « Semiotics and philosophy : the semiotic control of experience », *Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science*, Series 3. *Studies in the history of linguistics*, vol. 70, Amsterdam, Benjamins, 1993, p. 32-50.

²⁶ Ceux-ci avaient été classés par des théoriciens des arts comme Batteux. On distinguait entre les représentations immédiates (peinture, sculpture) et celles qui suivaient l'écoulement du temps (littérature, musique). C'est en fonction de ce premier partage que Diderot concevra la dualité de son propre portrait idéal : sa personnalité mouvante le rend parfois objet de « tableau », tandis que seule la mobilité du « discours » est à d'autres moments capable de le saisir. Cf. M. Baridon, « L'invention de l'esthétique et la relation image/langage dans le discours critique de Diderot », *Actes du Neuvième congrès international des Lumières II. Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 347 (1996), p. 839-42, qui mentionne Lessing et sa distinction entre peinture et poésie, lesquels « se servent de systèmes de signes entièrement différents puisque l'une les assemble par juxtaposition, l'autre par consécution ». L'auteur retrouve curieusement, pour illustrer le croisement des modes de représentation, une citation de Diderot évoquant le clair-obscur de Rembrandt — peintre dont nous donnions la « lecture » par Kandinsky comme exemple de révolution esthétique par inversion des modes en question (« Portrait de Diderot avec des signes », *De l'origine du langage aux langues du monde*, Tübingen, Narr, 1987).

²⁷ *Loc. cit.*, p. 328-29.

qui la chute et sa conscience fondent le sursaut dialectique d'un troisième âge, après nature et histoire²⁸.

La théorie stadiale de Turgot, dans sa forme la plus achevée, distinguera l'âge de la chasse, de l'élevage, de l'agriculture et du commerce. Elle s'inspire bien sûr de Montesquieu et du livre 18 de l'Esprit des lois, où l'Amérique fournit le premier exemple du rapport que les lois entretiennent « avec la façon dont les divers peuples se procurent la subsistance » (chap. 8)²⁹. N'éprouvant pas le besoin de cultiver, vu les productions spontanées de la terre, l'Indien trouve dans la chasse et la pêche de quoi se mettre « dans l'abondance » (chap. 9). L'image statique de la société décrite par Lafitau fournit ainsi à Turgot « l'élément de base pour une théorie stadiale dynamique du développement humain », mais le *Tableau philosophique des progrès de l'esprit humain*, note aussi Heffernan, « ne contient encore aucune référence explicite ou à la géographie ou à la théorie stadiale³⁰ ».

Un aspect récurrent de l'exposé de Montesquieu paraît avoir frappé Turgot. Les « peuples sauvages » se présentent en « petites nations dispersées, qui, par quelques raisons particulières, ne peuvent pas se réunir ; au lieu que les barbares sont ordinairement de petites nations qui peuvent se réunir » (chap. 11). Ne cultivant pas la terre, « ils n'y sont point attachés ». « Vagabonds, [ils] errent et se dispersent dans les pâturages ou dans les forêts », sans que le mariage y soit « aussi assuré que parmi nous, où il est fixé par la demeure, et où la femme tient à une maison » (chap. 13-14). Turgot en trouvera la preuve dans les langues américaines. Le *Plan d'un discours sur l'origine, la formation et le mélange des langues* constate :

On trouva aux environs de Québec des nations de quinze ou vingt familles qui avaient leur langue que personne n'entendait. On fit venir pour une guerre les sauvages des environs de la rivière longue au delà du Mississippi et il se trouva parmi ces sauvages éloignés de 400 lieues des familles qui parlaient cette même langue.

Le *Premier discours sur l'histoire universelle* explique ceci par le régime de subsistance. Les animaux d'un « canton déterminé » ne suffisant pas à nourrir ses habitants, ceux-ci « marchent sans but où la chasse les conduit ».

Et si une autre chasse les mène dans la même direction, ils continuent à s'éloigner. Cela fait que des peuples qui parlent la même langue se trouvent quelquefois à des distances de plus de six cents lieues, et environnés de peuples qui ne les entendent pas, ce qui est commun parmi les sauvages de l'Amérique...

Le modèle américain conduit ainsi à élaborer, dans l'*Esquisse d'un plan pour la géographie politique*, l'image d'un développement de l'humanité,

²⁸ L'*ingenium* de Vico, appliqué aux « arts mécaniques », offre aussi une promesse d'accumulation infinie de savoir pratique, grâce au langage et à l'écriture.

²⁹ Montesquieu, *Œuvres*, nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur, À Londres, Chez Nourse [Liège, Plomteux], 1772, I, p. 353 sv.

³⁰ *Loc. cit.*, p. 332 et 335.

d'une constitution de la « mappemonde humaine » par mélange et croisement, sur la base des contraintes qu'impose la géographie physique — on ose imaginer le climat idéologique de « libre circulation » et d'expansion vitale entourant ces conceptions. La division entre Hurons, Algonquins, Topinambous du Brésil, Guaranis du Paraguay repose sur « les barrières par lesquelles la nature a pour ainsi dire assigné aux différentes sociétés leur part sur le globe terrestre ». Modèle attaché au stade alimentaire primitif, mais qui conditionne pour beaucoup le partage ultérieur du « globe », non seulement dans l'espace préservé du Nouveau Monde, mais aussi dans l'Ancien. Les origines de l'Europe ne présentent également que le tableau d'un continuuel « flux et reflux » où se bousculent dominateurs et dominés. Linguistiquement, le continent offre l'image d'une « tapisserie » où les tons s'enchaînent les uns aux autres, dans l'entrecroisement des aires d'influence des variétés dominantes.

L'Esquisse d'un plan pour la géographie politique, après l'exposé des *Idées générales* sur la différence entre considération « théorique » et traitement « positif ou historique », prévoyait diverses *Mappemondes politiques*. La première distribue les races. On énumère les « blancs, noirs, rouges, Lapons, Celtes, Tartares, Chinois, Maures, Levantins, Indiens, Malais ». Mais la figure raciale est conçue, dans une certaine mesure, à travers le mode général de peuplement de la terre, c'est-à-dire comme le résultat du « mélange fréquent » d'individus déterminés par les contraintes physiques à vivre ensemble. Le traité envisagera :

Comment les petites sociétés, resserrées entre certaines bornes, ont, par des mélanges plus fréquents, contracté un caractère, une langue, des mœurs, peut-être même une figure commune, qui forment des nations ; comment des mélanges un peu moins fréquents, renfermés entre des limites plus étendues, mais plus difficiles à franchir, ont donné à ces nations entre elles une ressemblance moins marquée, mais toujours sensible. Comment le genre humain s'est ainsi trouvé divisé en grands peuples...

IV. CONCLUSION

L'utilisation du matériel ethnographique et linguistique américain fait apparaître chez Turgot la richesse et les limites d'une pensée géniale que l'histoire des deux derniers siècles n'a cessé de juger. L'appréciation sera différente si l'on se place au point de vue du devenir économique, d'une morale humaniste ou des sciences du langage, et elle pourra même, dans ce dernier cas, varier beaucoup selon la discipline considérée. Globalement, le refus de la climatologie et du psychologisme va dans le sens d'une autonomisation de la linguistique et constitue une avancée considérable. Sur le plan de l'histoire et de la comparaison des langues, le bilan est lui-même contrasté.

À côté de la charte méthologique que constitue l'article *Encyclopédie*, dont on sait l'influence sur Rask, les écrits de jeunesse qu'on vient de considérer impriment au traitement de la ressemblance entre les idiomes une approche occultant la parenté génétique. Dans l'image que fournit Turgot de la barbarie européenne, une nation qui touche « presque aux temps fabuleux » occupe une place centrale : les Cimmériens des bords de la Mer Noire, associés aux ancêtres des Occidentaux. L'hypothèse d'une communauté d'origine, célébrée notamment par Leibniz, se trouve cependant éclipsée. Les correspondances lexicales depuis longtemps signalées entre latin, grec et langues germaniques ne se présentent pas comme témoignage d'un apparentement mais dans le cadre d'une théorie du contact. L'article *Étymologie* rapproche classiquement *stella*, *astêr*, *star* et le suédois *styern*. « Ne sont-ils pas évidemment la même racine ? », demande Turgot, qui relève d'autres « rapports étonnants » entre *mulgere* « traire », *amelgein* et *milk*. Pour établir la nature et la cause de ces analogies, le travail étymologique « se fondera sur ces mélanges anciens des nations et de leurs langues » : on ne pouvait plus cavalièrement expédier aux oubliettes le principe généalogique, remplacé par le contact et l'échange. Au nom d'une certaine unité du genre humain et de l'universalité des modes de progrès, les « courses » des Américains venaient dicter à l'Europe ses origines³¹.

Ce que le privilège du « commerce des langues » faisait perdre à l'étude historique de celles-ci, Turgot invitait en somme à le compenser par son projet de constituer l'étymologie en une « espèce de *métaphysique expérimentale* » de vaste ambition comparative. Une Liste d'ouvrages à faire datant sans doute de 1748 mentionnait une *Analyse de la langue latine ; de l'hébraïque ; de la française*, à côté d'un essai *Sur la comparaison des langues et les traductions*. Dans les papiers de Turgot publiés par G. Schelle sous le titre de *Réflexions sur les langues* figure un fragment que Dupont de Nemours, son premier éditeur, avait intitulé *Sur le génie de la langue hébraïque*, et que Ch. Porset a réédité dans ses *Varia linguistica*³².

Nul doute que l'examen des « langues sauvages », même si tout idiome contemporain est bien éloigné de son origine, n'ait été en mesure, pour

³¹ S'y sont peut-être ajoutées l'influence des conceptions de Fréret et la familiarité avec une idéologie du commerce qui dut baigner la jeunesse de Turgot, dont le père n'était pas pour rien prévôt des marchands de Paris. Cf. N. Vanwelkenhuyzen, « Langue des hommes, signes des dieux. Fréret et la mythologie », *Corpus*, 29 (1995), p. 63-73. Le père de Turgot, Michel-Etienne, « président aux requêtes du palais, et plus tard prévôt des marchands, conseiller d'Etat, premier président du grand Conseil, est l'un des administrateurs dont le souvenir doit être le plus cher à la capitale ; elle lui est redevable de plusieurs établissements d'utilité ou d'agrément, en particulier de ce réseau d'égouts qui règne sur tout la partie de la ville située sur la rive gauche de la Seine ». « Des actes d'un rare courage, mis au service du bien public, font de Michel-Etienne le modèle des magistrats » (J. Tissot, *Turgot, sa vie, son administration, ses ouvrages*, Paris, Libr. Académique Didier, 1862, p. 3).

³² *Op. cit.*, p. 140 sv.

Turgot, d'éclairer aussi « l'histoire de l'esprit du genre humain ». Les archives de Lantheuil (Calvados) conservent un gros dossier, apparemment encore inédit, intitulé *Extraits d'histoires d'Amérique et recherches sur les langues américaines* (caisson 27). Le recueil, qui n'est pas de la main du philosophe ainsi que l'indique une annotation ancienne, traite des idiomes des *Galibis, Poconchis, Caraïbes, Mexicains*, etc. Un *Vocabulaire de Taiti* propose à la réflexion, selon un schéma classique, conforme aux manuels confectionnés par la Propagande de la Foi, des matériaux sur les désignations des parties du corps ou la numération, avec ses éventuelles particularités. Ainsi, les insulaires qu'idéalisera Bougainville « n'ont point de nom, pour exprimer onze, douze, etc. ». Ils répètent *ataï* « un » et les autres noms de nombre « jusqu'à vingt qu'ils disent *ataitac* ». Le dossier intitulé *Langue des Galibis* comporte un *Vocabulaire* « copié sur la relation de Mr. Biet », c'est-à-dire sur le *Voyage de la France équinoxiale en l'isle de Cayenne, entrepris par les François en l'année 1652*, par Antoine Biet, paru en 1664. On remarquera que l'ouvrage ne figure pas parmi ceux délaissés par Turgot. Ce lexique, dans lequel « il y aurait des choses à changer pour l'ordre », invite à une notation historico-grammaticale.

Je crois même que l'on peut observer par les exemples qu'il rapporte que les Galibis ont des conjugaisons ou du moins que leur langue est une corruption d'une autre dans laquelle il y en avait : reste à examiner quelle était cette langue. Celle des Galibis a bien de la ressemblance avec celle des Caraïbes.

La langue touche aussi les mœurs à travers l'histoire. Les Galibis usent à l'occasion d'une morphologie différente selon le sexe.

Les hommes ajoutent quelquefois *Bo, bon, ou Bone* à la fin des mots et les femmes *vi* [...] ce qui peut venir de ce que les femmes étaient originairement d'une autre nation d'ou vient qu'elles sont comme les esclaves de leur mari et ne mangent point avec eux.

Les papiers de Lantheuil traitant de celles-ci renferment bien d'autres notations de caractère ethnologique, portant sur les coutumes funéraires, les croyances religieuses, la médecine, l'habillement, le rite de la « couvade » et les occupations ordinaires des Indiens (parfois résumées à l'usage des « *hamacs*, ou lits suspendus dans lesquels ils se brandillent comme des enfants »). Déterminer la provenance de cette information et son éventuelle originalité constituerait un travail en soi. On fournit en annexe, à titre d'exemple, ce que ces archives — dans un passage d'une écriture non identifiée — et l'ouvrage d'Antoine Biet rapportent respectivement à propos des *piayes*, sortes de « médecins » ou « prophètes » ayant « la puissance de guérir les maladies et d'évoquer le diable ». On appréciera la différence de tonalité idéologique des deux textes. Que la version manuscrite figure dans les papiers de celui qui renonce alors à la prêtrise, faute de conviction, n'est peut-être pas indifférent.

Comment séparer, d'autre part, les plans de l'histoire économique ultérieure et de ce que Turgot lui-même appelle les « progrès de l'esprit

humain », au moment d'évaluer la « modernité » des idées que suscite ou nourrit l'expérience du Nouveau Monde ? Visionnaire, éclairer du capitalisme dans la théorie et la pratique, Turgot ne peut empêcher d'avoir son nom inscrit, bien en vue, au fronton d'un régime économique contesté, même si l'on qualifie de « corruption », avec Heffernan, les « tragédies ironiques » auquel donna lieu le libéralisme des Lumières au cours des dix-neuvième et vingtième siècles. Aujourd'hui, sa philosophie positive apparaît paradoxalement quelque peu désuète, ou peu attractive, dans la mesure même où elle s'est réalisée et continue de dominer, tandis que Rousseau prend tout le prestige de l'utopie incomplète ou impossible³³.

Par rapport à celui-ci, Turgot semble se déclasser définitivement quand, dans la lettre à Madame de Graffigny, il « insiste sur le fait que les inégalités entre individus, groupes, races et nations accompagnent de façon inévitable et souhaitable le progrès humain », l'idée d'une supériorité morale de l'état naturel étant déclarée « grotesque ». Son souci de démocratisation du savoir et de promotion des masses pèse peu, face à une théorisation de l'intérêt et du pouvoir populaires. Son projet de « catéchisme philosophique » visant l'éveil rationnel du plus grand nombre appartiendra pourtant au programme révolutionnaire. Que sa méritocratie ait pour objectif immédiat la révélation des talents cachés est vue comme creusant l'inégalité. Suspecte, elle devient intolérable dès qu'on l'inscrit dans l'objectif plus large d'une exploitation des « ressources humaines » au service d'une abstraction économique qui conduirait inévitablement à la tyrannie financière et à l'impitoyable mondialisation du marché.

Adoptons une perspective plus modeste en revenant aux conceptions sur l'homme, ses « espèces » et ses langues. Associant celles-ci au regrettable destin du capitalisme et du libéralisme, Heffernan avance l'idée selon laquelle « les spéculations de Turgot concernant les origines du langage peuvent être considérées comme ayant frayé la voie, endéans une génération, à une forme répressive bien distincte d'impérialisme linguistique, basée sur une hiérarchie culturelle des idiomes ». On pourrait presque y ajouter l'espèce de « restauration de la parole masculine », de confiscation du discours rationnel et civilisé que Fl. Lotterrie discerne dans sa relation épistolaire avec Madame de Graffigny, où Turgot décore l'autre sexe de tous les préjugés traditionnels : « partage qualitatif » entre « le champ des idées, du social et du politique »,

³³ On attribue aussi à Rousseau la priorité sur Turgot, Condorcet et Necker dans la reconnaissance systématique de « l'importance de l'opinion publique pour la politique » (E. A. Putterman, *The public eye : The role of public opinion in the political philosophy of Jean-Jacques Rousseau*, Ph.D., The University of Chicago, 1996; Diss. Abstr. Intern., 57/7 [Jan. 1997], 3231-A).

réservé aux hommes, et celui de la « nature sensible », « caprice » et « artifice » féminins, etc.³⁴

On conviendra qu'une liaison entre sa conception du langage et un « impérialisme linguistique » révolutionnaire escamote le projet d'une refondation des signes accordant à tous, en principe, des chances analogues de développement intellectuel. À l'image du mot, l'homme est d'abord le résultat d'un travail sur soi. La maîtrise d'un idiome commun, et plus généralement l'accès à la communication, deviennent le lieu propre d'une identité responsable, soustraite aux déterminations organiques de la race, dont on a vu qu'elle est aussi, chez Turgot, un produit historique circonstanciel. En interposant entre les contraintes de l'environnement et les mœurs la médiation des moyens de subsistance et de production, comme l'a montré A. Lenarda, Turgot complexifiait sensiblement, en direction de l'analyse marxiste ou d'Auguste Comte, une appréhension mécanique du fonctionnement des sociétés. Pouvons-nous lui reprocher de n'avoir pas imaginé dans quel réseau de difficultés culturelles et surtout économiques se trouverait pris, à terme, son « Corneille américain », comme les « sauvages » d'aujourd'hui, même pourvus de la plus inventive des rhétoriques iroquoises ?

ANNEXE SUR LES *PIAYES*

A. MANUSCRIT DES ARCHIVES DE TURGOT AU CHÂTEAU DE LANTHEUIL (CAISSON 27)

La consultation de ces archives avait été facilitée, voici bien des années, par l'amabilité du marquis et de la marquise de Naurois-Turgot. La reproduction transmise à l'époque ne permet pas d'identifier précisément les « peuples » dont il va être question. La lecture du manuscrit n'est pas toujours aisée.

Ces peuples ne paraissent pas avoir des idées bien nettes d'une divinité. Ils n'ont ni temples ni idoles ni sacrifices. Ils n'ont point de nom pour exprimer la divinité lorsque les missionnaires leur en parlent ou la nomme *tamoussi cabou* le vieillard céleste. Ils appellent *iroucan* un être malfaisant auquel ils rendent un espèce de culte pour l'apaiser. Ils nomment *piayes* certains hommes qui disent avoir le pouvoir de l'évoquer et de converser avec lui et qui leur servent de médecins et de prophètes ou

³⁴ « La romancière et le philosophe, ou le sexe de la civilisation – La *Lettre à Madame de Graffigny* de Turgot (1751) », *Littératures*, 35 (1997), Toulouse, P.U. du Mirail, p. 71-80. Turgot, combinant cette « restauration de la parole masculine » et la construction spéculaire d'une « vraie relation épistolaire » supposée affirmer les valeurs de la « civilité », aurait espéré un dénouement plus positif du roman. En somme, il aurait voulu que le déchirement passionnel entre Zilia, Aza et « l'honnête » Déterville se résolve comme il le sera dans la *Nouvelle Héloïse* : « au profit d'une communauté vertueuse des intérêts » où « les amants se retrouvent, se parlent, s'épousent », tandis que l'Européen met « à l'épreuve sa sociabilité d'honnête homme en devenant l'ami du couple ».

de devins et qui sont élevés à ce rang par des jeûnes des mortifications et des préparations effroyables dont le seul récit fait horreur. Nos pénitents ne sont que blanchis auprès d'eux. Après cela ils ont le pouvoir de guérir les maladies. Si l'auteur n'était pas un bon ecclésiastique crédule sur le témoignage duquel on ne peut rien établir on pourrait conclure de son récit qu'il y a plus que du fanatisme dans leur fait et qu'il y entre un peu de fourberie. Mais il me semble qu'il n'y a que du fanatisme et de la mélancolie de même que parmi tous ces autres sauvages de l'Amérique qui ont à peu près la même opinion de l'existence d'un mauvais génie. Ces *piayes* au reste ne pensent que les maladies et cela par des paroles et des conjurations ou tout au plus des frictions qui laissent la nature aller son train ce qui lui est facile parmi des gens très sobres et petits mangeurs.

B. EXTRAIT DU VOYAGE DE LA FRANCE ÉQUINOXIALE EN L'ISLE DE CAYENNE D'ANTOINE BIET (1664)³⁵

J'ai fait voir ce que ces pauvres infidèles souffrent pour acquérir parmi la qualité de capitaine ; mais celui qui aspire à la qualité de *piaye* en souffre encore bien davantage. Celui qui aspire donc à être *piaye* est premièrement mis chez un ancien ; il y demeure fort longtemps pour être instruit de lui, et pour faire comme son noviciat, quelquefois l'espace de dix ans, pendant lesquels il le sert fort exactement. Le *piaye* ancien l'observe, pour remarquer s'il a en lui les qualités nécessaires à celui qui veut être *piaye*. Ils ne l'élèvent point à cette dignité qu'il ne soit âgé de vingt-cinq ou trente ans.

Quand le temps est venu qu'on le doit mettre dans les épreuves, on le fait premièrement jeûner avec autant de rigueur que le capitaine, et bien plus, car il ne mange que du millet bouilli un an durant, et bien peu de cassave. Ce qui les exténue de telle sorte, qu'ils semblent des squelettes qui n'ont que la peau étendue sur les os, et deviennent presque sans force. Les anciens *piayes* s'assemblent après ce long jeûne, se renferment dans une case, et apprennent au prétendant la façon d'appeler le démon et de le consulter. Au lieu qu'on fouette le capitaine prétendant, on fait tant danser celui-ci, qu'il en est si las, à cause de la faiblesse que lui a causée le jeûne, qu'il tombe tout pâmé et évanoui sur la terre. Pour le faire revenir, on lui met des ceintures et des colliers de ces grosses fourmis noires, qui font tant de douleur. On lui ouvre la bouche par la force, dans laquelle on met une espèce d'entonnoir, dans lequel on jette plein un grand vaisseau de jus tiré du tabac. Cette étrange médecine le fait aller haut et bas, et lui fait vider le sang ; cela dure plusieurs jours.

Après des remèdes si violents, des jeûnes si rigoureux, il est fait *piaye*, et a la puissance de guérir les maladies et d'évoquer le diable. Mais afin qu'il le fasse comme il faut, on lui ordonne un jeûne de trois ans. La première année, il mange du millet et du pain ; la seconde année, il mange quelques crabes avec son pain, et la troisième, il mange quelques petits oiseaux. Ils sont si exacts à garder ces jeûnes, qu'encore que les autres boivent dans leurs vins et assemblées, et fassent bonne chère, ceux-ci n'en boivent pas un coup davantage, ayant l'opinion que s'ils rompaient leur jeûne, ils n'auraient aucun pouvoir sur les maladies, ni sur le diable pour le faire venir.

³⁵ D'après l'édition « revue » fournie par A. Marre sous le titre *Les Galibis : tableau véritable de leurs mœurs avec une vocabulaire de leur langue*, Paris, Maisonneuve, 1896, p. 68-69.